慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	Histoires françaises de Nagaï Kafû <<Débauche>> (chapitre V)
Sub Title	永井荷風「放蕩」(第五章)(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2016
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.62 (2016. 3) ,p.41- 48
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20160331-0041

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction[1)]

Histoires françaises de Nagaï Kafû « Débauche » (chapitre V)

YAMAMOTO Takeo

Qui est Sadakitchi ? Est-il un double de l'auteur Kafû ? En effet, le vrai prénom de Kafû est Sôkitchi. Sadakitchi et Sokitchi contiennent une ressemblance. Le premier est diplomate, tandis que le second a travaillé dans les succursales d'une banque japonaise. Ils aiment tous les deux les amourettes. La personnalité de Sadakitchi reflète sans doute celle de Kafû. Ce dernier est un admirateur de Paris ; ce chapitre révèle que Sadakitchi l'est de même : beaucoup de lignes sont consacrées à la description des Boulevards et des Champs-Élysées. Kafû les peint vivement grâce à sa nature de peintre et de poète. L'écrivain fait remarquer également l'avenue Gabriel près des Champs-Élysées : d'un point de vue original, il accuse pittoresquement une avenue plus calme, moins connue. Ce chapitre est enfin un bon document sur l'animation parisienne au début du XX^{e} siècle.

La France est un pays admirable pour la plupart des Japonais, et quant à sa belle image, elle doit beaucoup aux *Histoires françaises* de Kafû. Ce dernier y décrit les mœurs de France de la belle époque avec un émerveillement infini, ce qui influence, depuis longtemps, les points de vue des Japonais, sur la France et Paris. Dans la littérature japonaise moderne, Mori Ôgaï (1862–

1) L'auteur de cet article traduit : Nagaï Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 75–82.

1922) a étudié en Allemagne et Natsume Sôseki (1867–1916) en Angleterre, leur littérature met les Japonais au courant des deux pays d'alors. Mais leurs écrits ne font pas de ces deux pays ceux *de rêve* pour les Japonais comme la France : Ôgaï a quitté une jeune Allemande qu'il aimait pour réussir dans la vie au Japon et Sôseki est devenu névrosé en Angleterre : les Japonais en ont tiré des images tristes. En revanche, Nagaï Kafû (1879–1859) s'est amusé en France et à Paris pour décrire une belle et joyeuse vie en France. Grâce à lui, les Japonais ont pu connaître la joie de vivre à la française.

« Débauche » (chapitre V) des *Histoires françaises* traduit du japonais par Takeo Yamamoto

V

Le carnaval approcha. Il pleuvait, il faisait du vent, il apparaissait parfois, entre les nuages, de petites éclaircies ineffablement bleues et belles. Des robes claires de printemps furent présentées en vitrine dans les boulevards. Il sembla qu'il y eût encore des bals masqués concernant le carnaval déjà fini, par-ci par-là : dans la brume du soir froid, même avant que les réverbères commençassent à étinceler, des hommes et des femmes différemment travestis dans les fiacres passaient rapidement. Les Pâques passées, on est à la mi-avril. Aux Champs-Élysées et partout dans Paris, les rangées d'arbres bourgeonnent et brillent de mille feux comme des rangs de pierres précieuses, sous le ciel bleu qui semble à nouveau lavé. Il y a déjà une femme tenant une ombrelle de belles couleurs sur un petit bateau à vapeur qui va et vient sur la Seine. Sur les Boulevards et autour de l'Opéra, se mettent à flâner souvent des groupes de touristes étrangers qui viennent de pays européens. Devant le Grand Palais flottent des drapeaux annonçant l'ouverture du célèbre Salon. Des affiches électorales sont trop en vue presque partout aux carrefours et aux coins de la rue. Des bagarres ont éclaté entre des étudiants devant le Panthéon. Des bourgeons à feuilles des rangées d'arbres croissent jour après jour, plus jolis que l'épanouissement, cela formera le jeune feuillage vert et clair de marronniers. Dans l'après-midi, même en semaine, les flâneurs fréquentent des jardins, des avenues et boulevards, des places, au point de se bousculer. Au café ou au restaurant, on se parle de courses de chevaux dès qu'on se rencontre.

Le Paris au printemps, lui seul, ne pourrait jamais être ennuyeux, même

pour Sadakitchi qui le voit pour la troisième fois. Il sent vraiment qu'il n'y a aucune chose de meilleur que le printemps dans la vie, en regardant les couleurs du ciel bleu. C'est en cette saison qu'on trouve de nouveaux plaisirs. Parmi les promeneurs, des femmes différemment maquillées errent en faisant des œillades pour attirer leur attention. Pour Sadakitchi, toutes les femmes inconnues qui frappent ses yeux sont charmantes et lui font imaginer quelque chose de vulgaire. Et pourtant, s'il se laisse tenter une fois par une femme et satisfait son désir, elle ne l'intéresse plus, enfin en cherchant une autre, et encore une autre, il a commencé à avoir des rapports sexuels avec des femmes de mauvaise vie qu'il croise au hasard, sans les choisir. Le jeune feuillage des rangées d'arbres a déjà crû complètement, c'est la saison où les fleurs blanches de marronniers en grappe tombent sur les épaules des passants, avec le bruit de voitures de cheval se croisant. Le soleil aveuglant, déjà presque estival, se couche derrière la Madeleine, le soir naissant, un côté d'immeubles des Boulevards brille vivement au soleil couchant, une fois, il se promène en cherchant comme d'habitude un restaurant pour le dîner, il s'est étonné lui-même d'aroir déjà payé une fois la plus grande partie des femmes de mauvaise vie qui rôdent aux coins des alentours.

Il en a honte tout à coup, ce qui l'invite à se cacher, mais il n'y a aucune ruelle où on tourne dans les boulevards de la Madeleine et des Capucines qui ne comptent que de grands magasins. En profitant de la foule crépusculaire, faute de mieux, il marche parmi elle. Les femmes de mauvaise vie l'ont déjà aperçu, certaines parmi elles l'ont appelé en lui lançant une œillade, mais elles semblent se parler, enfin une sale grosse femme comme une vache laitière a ri, la bouche grande ouverte. À ce moment-là, ses grosses lèvres rouges se sont pleinement ouvertes, comme si elle avait dévoré quelqu'un, ce qui est inexprimablement sale, désagréable··· ce n'est pas seulement déplaisant, Sadalitchi s'est senti irrémédiablement humilié jusqu'au fond du cœur.

Oh, non ! s'est-il dit profondément, c'était répugnant ! il ne s'était pas

aperçu qu'il se corrompait tellement dans un abîme d'ignominie. Il voulait retourner, coûte que coûte, à la vie sérieuse, saine, pure.

Il allait avoir fini le dîner dans un restaurant tout près, qu'il soit bon ou mauvais, il voulait vraiment, sans aucun motif, rentrer chez lui pour réfléchir dans un endroit où il n'y avait personne. Tout en n'ayant aucun sujet précis, il a simplement besoin, sans aucune raison, de contempler. Il s'est dépêché, en fiacre, de rentrer chez lui, arrivé à la place de la Concorde, il attendait la diligence qui montait les Champs-Élysées, mais elle ne venait pas tout de suite, il en est arrivé enfin deux dont chacune était complète.

Tout impatient, Sadakitchi s'est mis à marcher à grand pas. Déjà à la mi-mai. La journée est déjà longue. On aperçoit l'Arc de Triomphe au loin, se dressant horriblement tout noir, derrière lequel le soleil couchant embrase intensément le ciel. Au-dessous de là-bas, commence l'avenue des Champs-Élysées, droite et large, en pente douce, sur laquelle d'innombrables files de voitures à cheval ou automobile s'agitent vertigineusement. Ce n'est plus curieux pour Sadakitchi, mais, en effet, il est émerveillé, comme pour la première fois, devant la vue somptueuse propre à Paris, bien qu'il soit si impatient de rentrer chez lui. Quelle force et quelle profondeur sont comprises dans le fracas des roues et des sabots qui grondent en ébranlant la terre ! On dirait qu'on entend la voix du Destin qui fait agir de façon irréfléchie les hommes et les femmes dans les voitures, sans distinction de race, de profession, de milieu ou d'âge. La brume s'étend vaguement tout autour, à cause de la vapeur crépusculaire colorée et de la poussière que les gens et les chevaux font soulever. Les bosquets de jeune feuillage touffu, s'allongeant aux deux côté de l'avenue, sont vraiment sereins, en contraste avec l'ébranlement de voitures. Leurs cimes s'étendent tout au même niveau par milliers, les files vertes, dont chaque arbre est touffu, deviennent peu à peu de près, d'abord violettes, puis bleu foncé, enfin tellement au loin, elles flottent, noires comme des nuages, sur le ciel crépusculaire.

Éprouvant l'envie de se promener, il entre sous les ombrages, et l'air frais du soir et la senteur d'arbres sont frappants. Le jeune feuillage de marronniers cache tout à fait le firmament, tandis que la lumière claire au soleil couchant flotte très pittoresquement parmi plusieurs racines. Les arbrisseaux drus, comme enroulés sur eux-mêmes, montrent, d'une manière floue, une nuance délicate en perspective. Entre eux pénètre un sentier gris de sable, doux et brillant, qui semble inviter à la rêverie, celui-là tourne vers quelque part. À chaque coin de chantier, des tulipes vivement classées selon les couleurs, des dahlias rouges et de belles roses aux jardiniers paraissent juste comme une robe vaguement illuminée par une lampe dans la chambre à coucher, à cause des alentours mal éclairés. On entend se parler sans fin des amoureux immobiles sur les bancs ombragés. Sadakitchi s'est ému comme s'il avait découvert ce jardin pour la première fois aujourd'hui, il s'est arrêté, la canne à la main, devant un banc près de lui par hasard. Plus le grondement sans cesse des voitures s'éloignent par-delà les jardiniers en fleurs sentant bon et le bosquet, plus on le considère comme significatif tout en l'entendant. Derrière les bouquets d'arbres, on voit l'avenue Gabriel, toujours silencieuse, les becs de gaz brillant depuis tout à l'heure commencent à éclairer en bleu le mur blanc d'un hôtel qui doit être le Palais de l'Élysée. Ces becs de gaz de luxe en forme de triangle s'appellent *if*, ils s'alignent régulièrement à droite et à gauche dans la rue. À l'ombre du jeune feuillage vert, dans ces environs, se trouvent des restaurants pittoresques ou des théâtres où on entend des pièces en prenant le frais du soir en été ; d'innombrables feux aux avant-toits éclairent des jeunes feuilles qui sont plus fins et doux que des soies, depuis leur fond ; on se tourne vers n'importe où, à perte de vue, le vert foncé translucide étincelle par couches, longuement : une habileté d'art profitant de la nature. Ah, ça c'est Paris ! pensa Sadakitchi. Tout éloigné du monde sauvage d'inquiétude et d'agitation : rochers, pierres, mauvaises herbes, torrents impétueux, mousse verte, motte, sable et gravier, marais, on vagabondait dans

une ville de fleurs, de soie, de broderie, de parfum, de lumières, on ne s'inquiétait pas de la patrie, on ne pensait pas au peuple, en abandonnant ses parents, sans maison, sans femme, et un matin, son plaisir extrême engendrait, chez lui, une tristesse profonde··· Quelle belle fin de vie ! Alors le plus tôt possible, même un jour, avant qu'il lui arrivât la vieillesse, la douleur, le regret, il vaudrait mieux finir la vie, au milieu d'une extase et d'une satisfaction de soi. Mort prématurée, mort subite, il ne pouvait point trouver d'autres façons de rendre son avenir heureux.

Sur l'avenue Gabriel passe une voiture à cheval où montent de belles femmes qui semblent comédiennes. Les deux belles par couple, toutes les deux en costume de théâtre, sans chapeau ; les bijoux dans leurs cheveux noirs étincellent, comme c'étaient des gouttes de rosée, sous les réverbères. Trois hommes en tenue de soirée se promenant sous les arbres, ils ont chuchoté deux ou trois mots à ces femmes, seraient-ils des connaissances ou plaisantent-ils les artistes ? Alors une des deux a lancé un bouquet de muguets avec sa main levée, toute blanche et svelte. La voiture est passée avec leur rire, frais comme des clochettes. Un des hommes le prend en se baissant et le baise comme par plaisanterie, un bec de gaz prolonge sa silhouette noire sur la terre sablée reluisant. Les deux autres qui sont partis se cachent déjà derrière le feuillage vert – c'est tout à fait un tableau. C'est juste une scène qu'on trouve dans des *mangas* concernant le voyage à Paris.

Sadakitchi a déjà complètement oublié le regret et la honte de tout à l'heure. S'il avait de l'argent, il voudrait lui-même ce soir aller chercher ce type de belle à l'entrée des artistes au théâtre pour l'emmener dans le cabinet particulier d'un restaurant. Si on ne fréquentait ni artiste ni comédienne, on ne pourrait dire qu'on s'amusait vraiment à Paris. Pour ce but, son salaire était insuffisant. Le titre de diplomate paraissait bien, mais finalement, sa vie était plus minable que celle d'un étudiant russe. À Paris, on enviait d'autres sans limite, tandis qu'on salissait sans fin son corps. Mais, il ne voulait pas

retourner au Japon, enfin il vaudrait beaucoup mieux être relégué à un lieu éloigné comme l'Amérique du Sud pour une autosatisfaction.

Alors, tout à coup, un morceau de musique a commencé à résonner dans un restaurant sous l'ombrage. Sadakitchi a su que c'était un extrait de l'opéra *Carmen*, d'autant plus qu'il avait appris le piano par une demoiselle chez une famille qui l'avait hébergé en Angleterre. D'abord, un mouvement chaotique, brave, tapageur, excitant avec des instruments à percussion et ceux à vent évoque les arènes en Espagne, puis un tremolo du violon vivement tremblant comme une chute a fait penser à l'amour violent dans un pays chaud. En plus, une nuance orientale, mélancolique et rêveuse, existant toujours pendant toute la pièce, invite l'âme d'auditeurs à un pays lointain quasi mystérieux, puisque c'est un chef-d'œuvre dit immortel.

Sadakitchi a vu, en esprit, la mer d'azur à perte de vue sous le ciel bleu. Il a vu le champ jauni, sans arbre ni herbe, brulé par le soleil tapant. Il a vu une femme sauvage somnolant comme un animal domestique à la fenêtre d'une maison dont le mur est gros comme une prison.

Il partirait pour un pays pareil, paradis de paresse, de plaisirs, de néant, sans revenir. Si possible, même ce soir-là, il voulait faire la valise, Sadakitchi s'est levé du banc sur lequel il avait été longtemps assis.

(à suivre)